

—Je n'ai pas d'ouvrage. Vous ne voudriez point par hasard me prendre pour votre porte-carnier ?

—Non. Je n'ai besoin de personne.

—Je pourrais vous servir de rabatteur . . .

—Non, vous dit-je, je chasse seul, dit rudement Daguerre.

—Faites excuse. Ce n'est pas une offense. Je ne puis pas faire le chien, car autrement je vous offrirais mes services . . . je n'ai pas de nez . . .

Il s'en alla. Il n'y avait rien à faire. Daguerre était sur ses gardes.

Jan-Jot partit en sifflant, après avoir salué. Mais au lieu de rentrer à l'auberge, il prit la direction de la forêt, ne se pressant pas, au contraire flânant au grand soleil, la main dans sa poche.

—J'ai rencontré, pensait-il plusieurs fois Beaufort et Daguerre chassant en Halatte. Ils ont un lot dans la forêt. C'est là que va Daguerre. Je n'ai qu'à l'y précéder.

Seulement, pour être sûr qu'il ne faisait pas fausse route et que Daguerre suivait toujours le même chemin, de temps à autre il s'arrêtait et profitait de n'importe quelle occasion pour jeter un coup d'œil en arrière. C'est ainsi qu'il entamait une conversation avec les cantonniers qui balayaient la route ou alignaient les accotements.

Dans la plaine, toujours lentement, s'en venait Daguerre.

—Il me suit. Ça va bien.

Lorsque Glou-Glou fut dans la forêt, il s'y cacha.

Mais il attendit longtemps. Daguerre avait-il deviné son manège ?

Non, mais il avait trop présumé de ses forces. Après avoir marché pendant une heure, il fut obligé de s'asseoir, il n'avait plus d'haleine ; il ne voyait plus clair ; la terre manquait sous ses pieds.

—Ah ! je suis encore trop faible, se dit-il.

Au bord de la route, il attendit longtemps, assis sur la berge du fossé. Les coudes sur les genoux, la tête dans les mains, il rêvait. Il se révoltait contre son impuissance. Il avait des rages folles contre l'inertie forcée à laquelle le condamnait sa blessure, encore.

—Et pourtant, il faut que j'en finisse. Rester en France avec ce damné docteur, c'est un danger de mort pour moi. Un hasard peut me perdre. Et il me livrerait sans remords. Qui sait s'il ne me surveille pas en ce moment même ? Il m'a prévenu . . . Ah ! malheur ! malheur ! Oui, je quitterai la France . . . Mais je ne puis partir sans cette fortune de Valognes, et dussé-je en mourir . . .

Il se releva, rejeta son fusil dans son dos et reprit sa marche chancelante.

Cela ne dura pas. Au bout d'une centaine de mètres une nouvelle faiblesse l'envahit. Il fut obligé de s'arrêter de nouveau.

—Impossible ! impossible ! murmura-t-il . . . Et j'ai eu tort de sortir, ainsi, en plein jour . . . Je reviendrai la nuit . . . Oui, cela vaudra mieux, la nuit prochaine peut-être . . . et alors, dussé-je mettre quatre, cinq, six heures à faire le trajet . . . j'irai jusqu'à la Mare aux Biches . . .

Ne le voyant plus, Glou-Glou était sorti de sa cachette et il avait repris la route de Creil, assez inquiet en somme.

Bientôt il aperçut Daguerre, anéanti, sans souffle.

—Ah ! je comprends, murmura-t-il . . . il ne peut plus avancer . . .

Tiens, c'est curieux, il est justement sur le tas de cailloux où je l'ai trouvé plein de sang la nuit même où M. Valognes a été assassiné. Ce que c'est que le hasard . . .

Il salua Daguerre.

—Vous ne paraîsez point à votre aise, monsieur, dit-il . . . avez-vous besoin de moi ? . . . pour vous appuyer sur mon unique bras . . . bien que vous m'ayez refusé tout à l'heure comme porte-carnier.

Daguerre était si faible qu'il fut tenté d'accepter.

Il refusa cependant. Il avait reconnu Glou-Glou, entrevu jadis à Beaufort et à Morierval . . . rencontré depuis dans les rues de Creil.

Il savait—depuis qu'il avait surpris l'entretien suprême de Marceline avec son mari,—quel rôle il avait joué dans la vie de la jeune femme. Il se doutait qu'il était dévoué à Gérard et il se défiait de lui. Tous ceux qui approchaient de Gérard lui étaient suspect.

Glou-Glou n'insista pas. Il eut du reste la satisfaction de voir que Daguerre reprenait le chemin de la maison de Beaufort.

—Il n'en peut plus. Il rentre ! se dit-il.

En effet, Daguerre rentrait. Glou-Glou en fit autant et retourna se mettre en observation dans son cabinet. Jusqu'au soir il ne bougea pas, mais n'aperçut rien. Le soleil se coucha. La nuit descendit,

Glou-Glou quitta son cabinet et vint dans la salle de l'auberge.

Il y avait un client dans un coin et il mangeait de bon appétit.

Le patron s'empressait autour de lui, reportant sur lui toute son attention, déshabitué sans doute depuis longtemps de pareille aubaine.

L'inconnu s'était fait servir une bouteille de vin—laquelle était vide.

Il mangeait de la viande froide et débouchait sa seconde bouteille.

Il ne leva même pas la tête quand il entendit Glou-Glou pénétrer dans la salle.

Il se versait alors un verre de vin, qu'il avala d'un trait.

Glou-Glou était poli. Il salua. L'autre ne le vit pas.

—Bonjour, monsieur, dit-il en saluant de nouveau.

L'inconnu releva la tête, regarda Jan-Jot et répondit, la bouche pleine, mais avec un fort accent alsacien :

—Ponchour, l'homme !

Glou-Glou regarda le père Antoine du coin de l'œil, puis, comme le dîner tournait dos, il attira l'aubergiste dans un coin.

—Qu'est-ce que ce particulier ?

—Un ouvrier alsacien qui vient chercher de l'ouvrage à Montataire.

—Hou ! hou ! Alsacien, êtes-vous bien sûr ?

—Dame ! je ne lui ai pas demandé son extrait de naissance.

—Il est si facile de se prétendre d'Alsace . . . Ils le sont tous, à présent. Et puis, v'là, le jour où on les surprend en train de dessiner le croquis d'un de nos forts, ou d'essayer de corrompre un de nos soldats, on découvre que les braves Alsaciens sont des espions allemands déguisés . . . et qui profitent de notre affection pour l'Alsace . . . Pouah ! . . .

Il avait parlé haut, exprès, pour attirer l'attention de l'inconnu.

Celui-ci avait un vigoureux appétit. Très occupé à manger, il n'entendait pas.

—Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre dit Glou-Glou.

Il alla s'asseoir à une table voisine. L'aubergiste lui apporta du pain, un morceau de fromage et une carafe d'eau. C'était tout le diner du mendiant.

De temps en temps, les deux hommes relevaient la tête et leurs regards se rencontraient. L'Alsacien avait une excellente figure. Des cheveux blond-roux, très ébouriffés, lui couvraient le front. Une barbe rousse aussi lui cachait le bas du visage. Son teint était d'un rose qui indiquait la bonne santé. Vêtu d'une redingote, la chemise propre, un chapeau de feutre près de lui sur une chaise, à côté d'un paquet contenant ses hardes, l'ouvrier ne semblait pas le moins du monde inquiet de la surveillance qu'exerçait Glou-Glou.

Celui-ci s'était mis à manger son fromage.

La table où il venait de s'asseoir était entre la porte et la fenêtre ; celle-ci donnait, dans la campagne, sur la maison de Beaufort, de telle sorte que, tout en mangeant, le joueur d'orgue continuait sa surveillance. Bien que le soleil fût couché, le crépuscule entretenait encore une demi-lumière, grâce à laquelle il pouvait distinguer jusqu'à la maison.

Il ne remarquait rien de suspect de ce côté-là.

Tout à coup l'ouvrier se retourna de son côté.

—C'est maigre, ce que fus manchez là ? dit-il.

—Tout le monde ne peut pas faire de frichi comme vous.

—Ch'ai des économies, heureusement . . . et che fus offre de partager ma fiande froide, si fus fulez . . .

—Oh ! non. Je n'accepte pas comme ça, saus connaître.

L'Alsacien eut un rire sonore.

—Ah ! ah ! che barie que fus me brenez pur un Prussien . . .

—Dame ! Est-ce qu'on sait ? Il y en a tant !

—Fus avez la médaille militaire . . . Il me semple ? . . .

—Oui, de Sébastopol. Et si je n'y avais pas laissé un bras, j'aurais tâché d'avoir la croix en 1870. La croix, c'est autre chose, on n'a pas trop de ses deux bras pour l'obtenir . . .

—Eh ! pien, che suis content de fus rencontrer . . . Moi, che suis aussi fier que fus . . . Regardez . . .

Il montra sa redingote, du côté opposé à celui où se trouvait le mendiant.

Le ruban s'y trouvait. La figure du joueur d'orgue s'épanouit.

—La médaille ? Vous aussi ? . . . En Italie ou en 1870 ? . . .

—Che l'ai gagnée à Cravelotte . . . où ch'ai été blessé crièvement . . .

Glou-Glou se leva et vint s'asseoir près de l'ouvrier.

—Topez là. Vous êtes un frère. Et vous m'offriez de partager avec vous tout à l'heure, votre diner, si je me souviens ?

—Che fus l'offre engore.

—Eh bien, j'accepte.

—Tenez, pour qu'il n'y ait blus te tute, foici mon livret . . . regardez . . .

—Oh ! je vous crois . . . vous n'oseriez pas porter la médaille militaire si vous n'étiez pas Français, et bon Français . . .

—Lisez, lisez tuteurs . . . pour la forme . . .

Glou-Glou parcourut un livret au nom de Fritz Hartmann. Tout était en règle. Evidemment il n'avait pas affaire à un espion.

—Alors vous dites que vous avez des économies ?

—Un peu.

—Eh bien, monsieur Vatrïn, dit-il au patron, je mangerais bien de la viande froide aussi, moi . . . mon fromage m'a ouvert l'appétit.

Vatrïn apporta de la viande et du jambon.

Glou-Glou les attaqua vigoureusement.

—Che n'aime pas mancher sans poire, dit l'ouvrier.

—Moi non plus . . . Vatrïn, une bouteille, cachet vert.

L'aubergiste s'exécuta. En même temps, il échangeait un clin d'œil avec l'Alsacien qui versait déjà.

Il y eut quelques minutes de silence entre les deux convives. Puis l'Alsacien mit la conversation sur les souvenirs de la guerre. Glou-Glou était très patriote. Les anecdotes du siège de Sébastopol, racontées par l'ancien dragon du régiment de Montescourt, alternèrent avec les anecdotes racontées par Fritz Hartmann.

Et après chacune des anecdotes on buvait un verre de vin.

D'anecdotes en anecdotes, de verre de vin en verre de vin, de bouteille en bouteille, les heures s'écoulaient . . .

Depuis longtemps, la nuit était venue, l'obscurité était profonde et Vatrïn avait allumé une bougie pour éclairer les nouveaux amis.

Glou-Glou commençait à ne plus avoir la tête solide.

Au contraire, l'ouvrier conservait son sang-froid.

Ses yeux ne quittait guère le visage du joueur d'orgue et semblaient vouloir descendre jusqu'au fond de son cœur pour y deviner ce qu'il y cachait. Glou-Glou, expansif, tout à ses vieux souvenirs de soldat, ne remarquait rien. De fait, l'ouvrier avait des histoires où toujours il avait joué le rôle du sergent qui gagne les batailles, ou dont les conseils méconnus avaient été suivis de défaites.